

# LE VÉRIDIQUE

## OU COURIER UNIVERSEL.

( DICERE VERUM QUID VETAT )

Du 11 PRAIRIAL, l'an 4 de la République Française. ( Lundi 30 MAI 1796, v. st. )

*Suite des pièces relatives à la conspiration. — Reprise du commandement des armées impériales par le comte de Clairfayt. — Dénonciation faite par le journal des Hommes libres, contre Gallais rédacteur du Censeur des journaux. — Colère de Méhée contre le directoire, à qui il reproche d'imiter le comité de salut public. — Réflexions sur le danger des auxiliaires et contre-poids. — Nouvelles de mer.*

### NOUVELLES DE MER.

Tandis que les puissances coalisées éprouvent chaque jour quelque nouveau revers, la seule Angleterre continue de s'enrichir de nos pertes, et achève la destruction de notre marine. Avec nos vaisseaux pris, elle prend ceux qui nous restent. C'est avec douleur que nous transcrivons la nouvelle suivante.

Nantes, 2 prairial. Nous venons de perdre la frégate la Virginie, commandée par le citoyen Bergeret, de 28 canons, dont 28 de 18. Nous devons vraiment des regrets à cette frégate, qui étoit une de nos meilleures voilières. Elle étoit partie de Brest avec la Tamise : celle-ci y est rentrée avec deux prises.

La Virginie, restée seule, a fait rencontre de trois frégates et un vaisseau rasé anglais; ce dernier se nomme l'Infatigable. La supériorité de la marche de la Virginie l'a facilement écarté de la division ennemie; mais l'Infatigable, qui avoit sans doute aussi une marche très-avantageuse, l'a bientôt jointe et combattue. Malgré la force de son artillerie, la Virginie lui a résisté long-tems, et s'en est même fait abandonner.

Elle seroit sans doute parvenue à se sauver, si la frégate la Concorde, autrefois française, ne l'eût atteinte et combattue de nouveau. La Virginie, déjà extrêmement maltraitée par un combat aussi inégal, a cependant soutenu vigoureusement l'attaque de la Concorde, et lui a résisté pendant une heure encore; mais voyant les autres s'approcher, et prête à être enveloppée, elle a enfin cédé, comme on le voit, à une force infiniment supérieure.

Voici cependant un motif de consolation et un ample dédommagement de cette dernière perte. Le corsaire le Patriote vient d'amener à Brest 3 superbes navires partis d'Angleterre pour le Canada, chargés pour le gouvernement, ayant à bord, l'un des habillemens pour les troupes, les deux autres des farines, saisons, des huiles, légumes secs et deux caisses d'argent.

### VARIÉTÉS.

*Du danger des auxiliaires et des contre-poids.*  
Il est naturel au faible de chercher des auxiliaires et des contre-poids; mais ce moyen, souvent nécessaire,

est rarement sans danger. La fable du cheval qui, pour vaincre le cerf, se laisse dompter par l'homme, n'est guères que le résultat de l'histoire de tous les pays et de tous les siècles. Nous voyons à chaque page des auxiliaires envahissant les états qu'ils étoient appelés à secourir, et des contre-poids qui élèvent rapidement et outre-mesure, un des plateaux de la balance, au lieu de rétablir l'équilibre.

Ce dernier inconvénient n'est point attaché aux seules querelles de nation à nation; il se fait sentir encore dans les dissensions intestines qui les travaillent. L'habileté consiste à rencontrer la dose convenable au mal politique qu'on s'efforce de guérir; à éviter le trop qui tue, ou le trop peu qui ne produit aucun effet.

En France, Louis-le-Gros fit des contre-poids un très-utile usage: il établit les communes, affranchit des serfs, et affoiblit l'autorité des seigneurs. L'excès qu'il vouloit atténuer étoit si grand, que ses réformes, loin de l'entraîner dans un excès contraire, y laissèrent encore beaucoup de choses à faire à ses successeurs pour rétablir un niveau désirable: ils y parvinrent avec le tems, et leur conduite a été regardée comme un chef-d'œuvre de sagesse et de politique.

Mais il a été donné à très-peu d'hommes de trouver, en ce genre, la juste mesure de l'utile, et de s'en contenter. La plupart de ceux qui ont eu recours à des auxiliaires qui ont essayé des équilibres, ont tout perdu, tout bouleversé, tout confondu. Henri VII, roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des communes pour contre-balancer les grands. Servius-Tullius, roi des romains, avoit étendu les privilèges du peuple pour abaisser le sénat; mais le peuple devenu d'abord plus hardi, renversa l'une et l'autre monarchie (Montesquieu.) On sait ce qui est arrivé à Necker pour avoir voulu abaisser la noblesse et le clergé; par le moyen de sa double représentation. L'ineptie de cet homme qui, si peu de tems avant la révolution, et lorsque les esprits un peu clairvoyans la voyoient déjà faite, assuroit que la monarchie n'avoit rien à craindre des fidèles communes, est une leçon qu'on n'oubliera de long-tems.

Si l'on remonte plus haut, on trouvera les contre-poids de Cathérine de Médicis qui, quoique souvent

très-habilement mis en œuvre, n'ont été guères utiles ni à l'état ni à sa réputation. Ceux de Mazarin, qui ne sauva (comme par miracle) l'autorité qu'à travers l'opprobre et l'humiliation dont elle fut plus d'une fois couverte. On le verra, lui premier ministre, impunément traité de *illustrissimo signor faquino*, et la reine même, parce qu'ainsi l'ordonnoit le grand Condé qu'elle avoit opposé à la fronde, forcée de recevoir un insolent marquis de Jarsay qu'elle avoit chassé de sa présence. On verra Paris plus souvent à la disposition du cardinal de Retz ou du prince de Condé, qu'au pouvoir de la régence, et cet inconcevable cardinal, d'accord avec la cour qu'il servoit en secret, déclamant contre elle en public; ce qui est peut-être le comble du scandale, de la honte et de la foiblesse. Enfin, on sera convaincu que de toutes les manières de gouverner, celle-là est la plus délicate, la plus scabreuse, et que pour l'ordinaire, quand elle ne renverse pas tout-à-fait le gouvernement, elle ne le délivre d'une sujétion que pour le rejeter dans une autre. Le trône constitutionnel abandonné successivement par son présumé possesseur aux feuillans et aux jacobins, dura moins d'un an; et le gouvernement d'alors, loin de parvenir à comprimer ces factions l'une par l'autre, fut de toutes les deux la proie, le jouet et la victime.

Roland et son parti voulurent après le 10 août, établir un gouvernement. Ils inondèrent la France d'homélies. Mais des jacobins plus jacobins que ceux qui avoient brisé le sceptre, débusquèrent ceux-ci, et, franchement scélérats, se moquèrent de Roland, de sa vertu, qu'ils appelèrent hypocrisie, et de tous les *grands hommes* de la Gironde, à qui ils coupèrent le cou. Depuis le 10 août jusqu'au 9 thermidor, il n'y eut pas de gouvernement proprement dit, mais une sanglante ochlocratie, un régime d'assassinats, un massacre et un pillage général méthodiquement organisés. La majorité de la députation opinait en présence de la guillotine, le sabre sur le cou, et le bâton sur les épaules. Cette machine infernale étoit tellement montée que tout, jusqu'aux plus vils instrumens de la tyrannie, jusqu'aux plus exécrables assassins employés à son service, craignoient d'être brisés par elle.

Après le 9 thermidor, il y eut un fantôme de gouvernement. Mais les gouvernans furent si foibles, si craintifs, si honteux, qu'ils ne purent ni punir les crimes commis, ni prévenir les vengeances illégales, et par conséquent coupables. Ils montrèrent cependant quelque désir de se réconcilier avec les honnêtes gens échappés à la destruction universelle. On fut tout étonné de voir la justice et l'humanité devenir presque à la mode. Les jacobins au désespoir firent une malheureuse tentative au mois de prairial. Mais un très-petit nombre paya le tribut qu'une foule d'entr'eux devoient à la justice. Dans les gouvernemens foibles, toutes les idées dégèrent. Les vertus perdent leur énergie, les crimes leur atrocité. S'il reste assez de vigueur pour en commettre, il y en a trop peu pour les punir.

Les honnêtes gens à cette époque rendirent de grands services; mais soit que les idées eussent changé, soit que la reconnaissance parût un fardeau trop pénible, soit qu'il y ait des obligations dont la grandeur humilie et pousse à l'ingratitude, soit que les jacobins même vaincus fussent tremblés les vainqueurs, soit par la

réunion de ces différentes causes, les honnêtes gens virent peu-à-peu décroître leur crédit, leur nom même éprouva de la défaveur. L'autorité inclina sensiblement du côté des jacobins. Au mois de vendémiaire ils saisirent avec prestesse une circonstance qui les reporta presque au faite du pouvoir dont l'indignation nationale les avoit précipités; ils furent utiles au gouvernement; ils obtinrent toutes les places; on les leur donna et comme récompense et comme moyen de compression. Le gouvernement, dont les intentions étoient droites, sans doute, n'en vouloit probablement faire qu'un épouvantail; mais ce mortel contre-poids a failli bouleverser la chose publique. Des excès de tous les genres ont signalé ce nouveau règne.

Les brigands se sont montrés avec audace quand ils ont vu leurs chefs revêtus de fonctions importantes. L'instinct de leur férocité n'étant plus réprimé, s'est déployé avec audace: ils ont prouvé que quand on a goûté du sang, on ne peut plus s'en désaltérer. Le pouvoir qui leur a été confié n'ayant fait que réveiller, qu'accroître leur soif de la domination, ils ont conspiré contre le gouvernement même qui les avoit relevés; ils ont espéré resaisir l'autorité toute entière. Leurs interprètes, leurs prédicans ont avoué avec une franchise audacieuse qu'ils ne vouloient ni de la réélection des deux tiers, ni de la constitution, et qu'ils avoient accepté l'une et l'autre avec la ferme intention de les frapper du même coup, et de rétablir l'anarchie, qu'ils auroient appelée constitution de 1793, constitution qu'ils n'ont pas lue, qu'ils ne lirent pas, et pour laquelle ils affectent un enthousiasme commandé par des chefs, et convenu par la troupe.

Il faut croire que d'après une si malheureuse expérience, le gouvernement ne voudra plus mettre dans la balance les honnêtes gens et les brigands de profession, des hommes et des jacobins. On lui diroit vainement que l'art est de tirer parti même des passions et des défauts de l'humanité, de convertir les poisons en remèdes salutaires, il se persuadera bien que les vices les plus bas ne sont pas des passions, ni la scélératesse un défaut; et que les malfaiteurs ne peuvent qu'une seule fois et d'une seule manière servir à la chose publique, c'est-à-dire, par l'exemple de leur châtimement, par la terreur de leur supplice. Que s'il est quelques circonstances qui permettent un appel aux passions, il n'en sauroit exister qui autorisent à implorer l'assistance du crime. Qu'elle n'est jamais octroyée qu'à des conditions plus funestes que tous les malheurs qu'elle pourroit écarter un moment. Que la seule composition d'un gouvernement solide résulte du mélange heureusement combiné de la justice, de la force et de la sagesse. Qu'on ne peut contre-balancer que des intérêts opposés, et non le crime et l'innocence, et non le brigandage et la propriété, et non l'assassinat avec une opinion, ou le désir de l'ordre par l'avidité du pillage. Des contre-poids entre de tels hommes, ou de telles choses, ne seroient que des contre-sens. Il ne faut que protection aux uns et répression pour les autres.

## CURIOSITÉ.

On aperçoit à travers les grands vitres d'une grande boutique du P. R., un petit homme au front chauve et à la vue basse, à côté d'une grande femme au long nez et à l'œil effronté. Le petit homme écrit, écrit, le visage

presque sur le papier, et avec des contorsions très-ridicules : la grande femme jette de tems en tems un regard sur ce qu'a écrit le petit homme, et paroît lui donner des conseils, avec un souris sardonique qui découvre de grandes vilaines dents. Aussi-tôt ce que barbouille le petit homme se multiplie sous la presse, et est acheté fort cher par un gouvernement benévole. Ce sont de petits romans bien précieux et bien bêtes de conspirations, de complots, de royalisme; ce sont de petites injures bien plates, bien sottes, bien fangeuses, bien monotones, bien ennuyeuses. Le petit singe est bien content lorsqu'il a attaqué un honnête homme, qui ne daigne pas lui répondre. Son beau front s'épanouit, et il embrasse avec plus d'ardeur la grande femme au long nez. Tous deux lisent et relisent en s'admirant les injures qu'ils ont composées, et comptent et recomptent, en riant, les assignats que cela leur vaut. C'est un couple rond et très-bien assorti. Des curieux s'amassent quelquefois autour de la loge vitrée pour le contempler, et s'amusement à cracher sur les vitres, ce qui est une façon particulière de témoigner son admiration.

On fait savoir au public qu'on les verra l'un et l'autre dans tout leur lustre le jour de la fête de la Victoire. Les amateurs de leurs productions sont avertis que ce couple auteur doit mettre encore au jour un grand nombre de sales plaisanteries sur *Suard*, *Dupont*, *Lauretelle* et *Dussault*. Ce dernier, en badinant avec le petit monstre, lui a fait une égratignure qui saigne depuis un an, et qui est devenue très-infecte. La femelle s'appelle *Lodoviska*, nom polonais qui signifie *femme volée*, et le mâle *Jean Louvet*, ce qui signifie, en français, *le pauvre homme*.

*A l'auteur du Véridique. Par un abonné.*

Un proverbe bien ancien et bien triste est celui-ci : Songe que ton meilleur ami peut devenir ton plus cruel ennemi. Je ne l'aime pas ce proverbe, il est trop machiavélique, trop destructeur de la confiance et des charmes de l'amitié. César disoit qu'il préféreroit la mort au tourment de la craindre sans cesse. J'aime mieux aussi être une fois trompé que d'avoir toujours à me défier. Mais je retournerois volontiers ce proverbe, et je dirois : Vivez avec votre ennemi comme s'il pouvoit un jour devenir votre ami. Cette maxime me sembleroit à-la-fois humaine et politique. Le directoire ne paroît point partager mon opinion. Rien ne sauroit approcher de la violence des invectives que dans sa nouvelle adresse aux armées, il lance contre les rois coalisés qu'il appelle des monstres. Il veut que la baïonnette républicaine les fasse trembler jusques sur leurs trônes chancelans. Il est très-vrai que plus d'un trône en Europe est renversé, et que d'autres sont rudement ébranlés. Mais il est peut-être utile, et à coup sûr assez peu adroit d'en rappeler la mémoire et d'avertir ainsi les monarques des périls qui les assiègent, et de l'urgence des moyens à prendre pour n'être pas ensevelis sous les débris de leurs trônes. Il est sur-tout dangereux de prodiguer l'outrage à un ennemi qui, malgré ses revers, se croit encore assez redoutable pour être le premier à rouvrir la carrière des combats, et qui nous a fait quelquefois éprouver l'alternative des succès. Enfin, puisque la guerre la

plus opiniâtre doit se terminer par la paix; puisqu'une heureuse paix a semblé le vœu général de la France, il seroit prudent sans doute de ne pas compromettre un bien désirable par des déclamations si virulentes, par des injures si sanglantes, qu'on est forcé d'y méconnoître la sagesse ordinaire et l'ouvrage du directoire, et de les regarder comme celui d'un rhéteur boursoufflé, plus inflaté des mots que des choses et des convenances.

Je vois avec plaisir que vous n'avez pas cru devoir insérer dans votre journal cette incroyable proclamation, qu'on croyoit du tems et de la fabrique de Robespierre. C'est un égard que vous deviez au directoire, dont les importantes occupations ne lui permettent pas toujours une attention suivie aux phrases qui s'élaborent dans ses bureaux.

Il y a dans le journal des Hommes-Libres d'aujourd'hui, une lettre contre le Censeur des Journaux. Elle est d'Antonelle, qui vient de se faire hermite aux environs de Paris. Il prétend que Gallais a été moine. Cela ne prouve pas contre la conspiration.

Au moment où le cortège défile pour célébrer la fête des Victoires, il tombe une pluie très-abondante qui ne contribue pas à le rendre plus brillant. Il paroît qu'on ne peut pas dire du directoire ce qu'on a dit d'Auguste :

*Nocte pluit totâ, redeant spectacula manè.*  
*Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.*

L'orage de la nuit cède aux rayons du jour.  
Jupiter et César commandent tour-à-tour.

On écrit de Bruxelles que le comte de Clafayt va reprendre le commandement des armées impériales.

La fureur de Méhée devient tout-à-fait risible. Sa tête paroît perdue; il va jusqu'à reprocher au directoire d'imiter le comité de salut public qui, après avoir sollicité et obtenu des loix révolutionnaires, a ensuite fait poursuivre ceux qui lui avoient obéi. Ces messieurs révèlent les secrets de l'école lorsqu'ils ont de l'humeur ! Comme leur naïveté est instructive ! comme on est tenté de plaindre avec eux ces pauvres Fouquier, Lebon, Carrier, qui n'avoient fait qu'obéir, et qui auroient pu adresser au comité de salut public les reproches qu'Oreste dans la Tauride adresse aux dieux :

Je recule, je crains; cruels, vous menacez;

Je me soumets, je frappe, et vous m'en punissez.

Il est bien visible aujourd'hui que Méhée n'est plus à la solde du gouvernement; on seroit même tenté de le croire à la solde de ses ennemis, si l'on osoit se permettre des soupçons aussi graves sur le compte d'un illustre chevalier. Ce qui le fait sortir des gonds, c'est l'expulsion de son ami Paré, de cet ancien président des cordeliers, des fonctions de commissaire du pouvoir exécutif. Son seul crime, suivant Méhée, est d'avoir fait exécuter avec fidélité les loix sur la réquisition et l'emprunt forcé. L'ordre, dit-on, ajoute Méhée, est donné dans toute la république pour que les mêmes réformes s'opèrent, et que rien n'inquiète plus les autrichiens sur l'intérêt sensible qu'ils portent à la république.

Un plaideur qui perd son procès a, dit-on, 24 heures pour maudire ses juges. Mshée croit sans doute, qu'un plus long délai est dû à l'explosion de la douleur d'un commis congédié, et d'un journaliste *desappointé*.

*Suite des pièces de la conspiration.*

Ce sont-là, républicains, les motifs qui ont déterminé le directoire de salut public, malgré la plus grande confiance qu'il a en vous, puisqu'il vous choisit pour ses principaux et ses premiers agens; ce sont-là les motifs qui l'ont déterminé vers le parti de vous faire ignorer à vous-mêmes quels sont ses membres. Le danger d'une imprudence, ou celui d'une contre-détermination; celui encore que fait naître la connoissance de la foiblesse humaine, qui supporte trop souvent comme un fardeau le poids d'une grande confiance et semble se soulager en la déposant dans le sein de l'amitié, ou de ce qu'on croit être elle; tout cela en outre a été considéré par le directoire secret, et il n'a pas voulu abandonner peut-être le salut de la patrie au hasard de telles chances, outre que, sous le rapport de la fidélité, il est encore très-difficile d'être assuré de celle également inébranlable de douze hommes institués les dépositaires de choses de dernière importance. Le directoire secret a cru qu'il n'en parviendrait pas moins sûrement à vous inspirer à vous-mêmes cette entière confiance que le salut de la chose exige que de votre côté vous placiez en lui. Comment l'a-t-il cru? en se persuadant que vous verriez dans la hardiesse, dans le dévouement, dans le fond de vertu qu'il faut avoir pour embrasser une telle entreprise, à qui s'offrirait pour reposer cette confiance: il a encore cru que, pour seconde garantie à votre égard, il étoit un ton de vérité et de bonne-foi que la malveillance n'a jamais su très-bien simuler, et que, ce ton, vous l'appercevez dans tous ses actes.

En même-tems que nous nous sommes armés de toutes les précautions propres à nous rendre insaisissables, et de rendre nos mesures impossibles à déconcerter, nous avons voulu que vous fussiez à l'abri de toute surprise, et qu'à des marques particulières empreintes sur nos actes, vous soyez toujours en mesure d'en reconnoître l'authenticité, indépendamment de ce qu'ils ne comporteront pas de signatures.

Le directoire secret a poussé la prudence jusqu'à isoler entre eux les douze agens principaux; ils recevront tous les mêmes instructions; ils seront chargés tous de faire les mêmes choses, de concourir à la même fin, et cependant ils ne se connoîtront pas entre eux. Nous avons pensé que cette connoissance réciproque n'étoit nullement nécessaire. *Il n'en pourroit résulter aucun bien*, puisqu'évidemment il suffit que la marche de l'impulsion soit immédiatement reçue du directoire secret par chacun des agens, et puisqu'il est encore incontestable que le succès ne peut dépendre que de l'exécution très-ponctuelle, et qu'une concertation entre les douze agens pourroit n'amener que des entraves, des retards ou des modifications, qui peut-être s'éloigneroient des vues et des combinaisons du directoire régulateur. *Il en peut résulter le plus grand*

(4) *mal*, si, dans un cas dont le soupçon sans doute doit être jeté bien loin de nous, d'après le soin scrupuleux que nous avons mis dans le choix des principaux agens (mais il faut tout craindre, tout supposer au pis, et tout prévenir d'avance, lorsqu'il s'agit d'objet aussi sérieux); il pourroit, disons-nous, résulter le plus grand mal à la réciproque connoissance de la mutuelle communication des premiers agens du directoire secret, dans le cas très-malheureux où l'un d'eux viendrait à commettre une indiscrétion ou une perfidie; il immoleroit peut-être alors tous ses co-agens: au lieu que, ne les connoissant pas, les insurgens, par l'effet de sa maladresse ou de son infidélité, ne peuvent perdre que lui; il ne peut ni entraîner personne dans sa défection, ni désorganiser l'entreprise et compromettre le sort de la liberté.

La suite à demain.

CONSEIL DES ANCIENS.

Présidence de LEBRUN.

Séance du 9 prairial.

Lacué prend la parole: Le moment, dit-il, où le corps législatif pourra s'ajourner fréquemment, sera pour le peuple un moment heureux; alors la révolution sera finie, et la paix aura succédé aux orages politiques; chaque victoire de nos armées est un pas vers ce tems désiré. Peut-être même quelques ajournemens, dont on useroit avec sobriété, seroient-ils utiles à la chose publique dès aujourd'hui. Mais comme cette proposition pourroit exciter une discussion, je ne la ferai pas en ce moment; j'appellerai seulement vos réflexions sur la fête de la Victoire. En vous mêlant comme simple citoyens à la foule des français qui s'empresseront d'assister à cette fête, vous goûterez la satisfaction d'applaudir avec eux aux triomphes des soldats de la liberté. Je demande que le conseil ajourne sa séance à après-demain.

Cette motion, étant appuyée, est mise aux voix; mais après une épreuve douteuse, elle est rejetée.

Poultier, organe de la commission chargée d'examiner une résolution tendant à faire rentrer six ex-conventionnels dans le corps législatif, fait son rapport. Il demande, 1°. si le corps législatif est complet; 2°. s'il étoit incomplet avant le 15 brumaire; 3°. quels sont ceux qui doivent être admis, en cas qu'il n'y ait pas assez de députés?

Il pense qu'il vaquoit des places avant le 15 brumaire, et qu'il faut les remplir. Mais ces places appartiennent aux députés des colonies? N'importe, dit Poultier; il ne s'agit pas de compléter telle ou telle députation, mais le corps législatif. Poultier assure ensuite qu'il est faux, comme on l'a répandu, que les six ex-conventionnels qu'on propose d'admettre, aient participé à la conspiration de Babœuf.

Il propose d'approuver la résolution tendant à les accueillir.

Ajourné jusques 24 heures après l'impression.

DUPRÉ rédacteur.